



Pionnières, colones et femmes actives : Femmes du Rondonia

Catherine Aubertin

► To cite this version:

Catherine Aubertin. Pionnières, colones et femmes actives : Femmes du Rondonia. La Place des Femmes dans l'Autosuffisance et les Stratégies Alimentaires, Jeanne Bisiliat, Jan 1985, Paris, France. p. 446-471. hal-04693511

HAL Id: hal-04693511

<https://hal.science/hal-04693511>

Submitted on 11 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

PIONNIÈRES, COLONES (1)
ET FEMMES ACTIVES :
FEMMES DU RONDÔNIA

Catherine AUBERTIN

Il est difficile de discerner au Brésil une autre politique agro-alimentaire que le choix de favoriser avant tout l'exportation et de développer la grande propriété.

Nous nous proposons d'étudier ici la place des femmes dans le contexte économique et historique du Brésil ; dans les cycles des produits, dans les migrations, dans l'économie rurale, dans les villes, dans quelques-unes des manifestations des populations devant la politique économique nationale et ses répercussions alimentaires.

Ce propos va s'enraciner dans la situation et le vécu des femmes du Rondonia. Région amazonienne peu peuplée, longtemps accessible seulement par voie fluviale, passant du statut de territoire à celui d'état en 1981, le Rondonia offre aujourd'hui un panorama très diversifié des stratégies économiques des populations : persistance d'économies traditionnelles (caoutchouc, noix du Brésil, minerais...), accueil de migrants chassés par l'extension de la mécanisation, valorisation des terres, du marché, par toute une articulation de phénomènes dont rendrait mal compte l'expression de "cycle du soja", fort processus d'urbanisation (la population urbaine a cru de 295 % entre 1970 et 1980 (Tableau 1).

Dans l'ensemble du Brésil, le Rondonia est actuellement le principal lieu d'accueil de petits agriculteurs à la recherche de terres :

(1) En français comme en brésilien, le mot "colon" n'admet pas de féminin. Nous remplacerons ici l'expression "femmes de colons" par colones.

entre 1970 et 1980, la population rurale du Rondonia a été multipliée par cinq (Tableau 1). La colonisation officielle en a fait une région originale par la concentration d'une petite exploitation familiale d'implantation récente où coexistent les cultures de rente encouragées par l'Etat (café, cacao, hévéa) et la production vivrière.

Dans une première partie, nous évoquerons brièvement l'histoire du Rondonia, à travers la présentation des économies des produits "d'extraction" et les préoccupations stratégiques d'intégration du nouveau territoire. Chaque système économique assigne un espace particulier aux femmes et induit un type d'alimentation.

Puis, dans une seconde partie, nous essayerons de rendre compte du formidable courant migratoire que reçoit le Rondonia, nous retracerons la journée d'une femme de colon montrant que la reproduction de la famille repose en majeure partie sur la participation de la femme aux travaux agricoles, sa prise en charge de l'économie domestique et son travail en ville.

Nous insisterons sur la place grandissante des femmes dans l'économie urbaine dont elles constituent les éléments sans doute les mieux organisés.

Enfin, à partir d'une critique des biais statistiques niant l'activité des femmes, nous caractériserons l'économie du Rondonia en retraçant l'emploi des femmes dans l'industrie et l'administration.

Nous terminerons par un plaidoyer pour que les "décideurs" se soucient également d'aborder les problèmes à partir d'un point de vue féminin.

Cet article n'a qu'une seule ambition, illustrer dans le cadre d'un état brésilien ce qui devrait être une constatation évidente : il n'y a pas d'alimentation familiale, ni d'agriculture familiale sans femmes.

Tableau 1

REPARTITION ET TAUX D'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DU RONDONIA

ANNEES	POPULATION					TAUX D'ACCROISSEMENT		
	TOTALE	RURALE	%	URBAINE	%	TOTAL	RURAL	URBAIN
1950	36.935	23.119	62,6	13.816	37,4	88,9	71,3	118,5
1960	69.792	39.606	56,4	30.186	43,6	59,1	29,9	97,5
1970	111.064	51.457	46,4	59.607	53,6	342,1	410,2	283,4
1980	491.069	262.530	53,6	228.539	46,4			

Source : SEPLAN/RO - IBGE.

1. ECONOMIES EXTRACTIVES ET PREOCCUPATIONS STRATEGIQUES

Au Rondonia, l'histoire de l'économie extractive, organisée autour de la recherche de l'or depuis l'époque des *bandeirantes*, puis de la récolte du latex et d'autres produits forestiers comme la noix du Brésil, a toujours coexisté avec des préoccupations stratégiques : fixer les limites de l'Amérique portugaise face aux possessions espagnoles, relier le bassin du Paraguay à celui de l'Amazone, offrir à la Bolivie un débouché sur l'océan Atlantique, intégrer le territoire au reste du pays.

Les tribus indiennes, première population du Rondonia, apparaissent surtout dans son histoire, malgré le maréchal Rondon et Lévi-Strauss, à travers les récits de leurs massacres.

L'économie extractive se caractérise par l'utilisation, sans souci de préservation, des richesses de la terre immédiatement monétarisées. Délibérément inscrite dans une logique de marché, elle prend, dans les conditions amazoniennes d'insalubrité et d'éloignement, une allure d'épopée suicidaire. Elle est le fait d'aventuriers à la recherche de fortunes rapides aussitôt dépensées.

A l'absence d'attachement à la terre correspond l'absence d'agriculture et l'absence d'ancrage familial. Les femmes, comme la nourriture, sont d'abord une valeur marchande.

Il est alors malaisé de parler d'alimentation sans référence à une économie familiale. Les femmes n'étant pas responsables de l'alimentation, ni comme mères ou épouses, ni comme cuisinières, ni comme maîtresse du petit élevage et du jardin, l'alimentation perd tout fondement culturel pour n'être plus qu'un moyen supplémentaire de pressurer et contrôler le travailleur et enrichir les intermédiaires (parmi lesquels quelques femmes peuvent conquérir une place).

1.1. La construction du chemin de fer

Les premières épopées du Rondonia sont liées au difficile passage des vingt chutes du fleuve Madeira qui permet l'articulation du réseau fluvial du nord s'ouvrant sur Manaus et Belem avec le réseau du sud qui fixe la frontière avec les pays de langue espagnole et permet les expéditions à la recherche d'or et d'esclaves indiens à partir de Sao Paulo.

L'idée d'un chemin de fer doublant le cours du fleuve naît au milieu du XIX^e siècle ; le Brésil veut d'abord relier plus facilement ses centres politiques, et plus tard voudra évacuer le caoutchouc vers Manaus. Les relations diplomatiques et commerciales avec la Bolivie, qui veut une ouverture sur l'Atlantique (le canal de Panama n'existe pas encore), après diverses péripéties, se concluront avec le traité de Pé-tropolis en 1903, sur l'obligation faite au Brésil de réaliser le chemin de fer ; c'est encore l'euphorie du caoutchouc.

Mais le cauchemar avait déjà commencé. Isolés dans la forêt, soumis aux attaques des fièvres, des indiens, des animaux, mais surtout mal nourris de conserves importées, 5.000 travailleurs mourront à la réalisation du chemin de fer, la plupart de dysenterie et de bérubéri.

Les entreprises se succéderont ; l'entreprise Collins fait venir 719 Nord-américains (dont 6 femmes). La femme du directeur devra être internée à son retour aux U.S.A. dans une maison de santé où elle mourra folle.

C'est la compagnie Madeira-Mamoré Railway qui achèvera le chemin de fer entre Guajara-Mirim et Porto Velho. Entre 1907 et 1912, 30.000 hommes de tous les pays arrivent à Porto Velho pour la construction. A sept kilomètres de là, la ville du chantier et des aventuriers du caoutchouc : Santo Antonio. On en parle comme le lieu le plus mal famé du bout du Monde : isolé de tout, on y trouve vins, femmes et plaisirs, sur fond de malaria.

Plus sage, la ville de Porto Velho se développe. En 1910, elle compte 300 habitants. La chronique note l'existence d'une seule femme blanche (sans doute oublie-t-elle la présence des infirmières américaines recrutées par le chantier) et la présence de travailleurs noirs venus des Antilles avec leurs femmes.

Aucune colonie agricole ne naît le long de la ligne avant 1945. La crise du caoutchouc fait refluer la vague de migration loin du chemin de fer qui tombe vite dans l'oubli.

1.2. Le caoutchouc

A la fin du XIX^e siècle, le boom du caoutchouc provoque une migration vers l'Amazonie d'habitants du Cearà (Nord-est du Brésil) frappés par une nouvelle sécheresse. L'activité se ralentit avec la chute des cours et la concurrence des plantations asiatiques. Lors de la deuxième

guerre mondiale, coupés de l'accès aux plantations d'Asie, les Etats-Unis organisent "l'armée du caoutchouc". Ce sont encore des originaires du Nord-est qui seront recrutés. La production sera écoulee grâce aux avions de l'US Air Force. Ce sera la deuxième vague de migrants du caoutchouc. Des femmes sont également importées par camions entiers du Nord-est. Ce sont des prostituées. Elles restent en ville, elles ne cultivent pas.

On connaît le système d'exploitations du caoutchouc. Totalement isolé et prisonnier sur sa parcelle, seulement relié au monde extérieur par le fleuve, le *seringueiro* part chaque matin avant l'aube faire le tour des arbres à saigner dont il recueillera, lors d'une deuxième tournée, le latex.

Le *seringalista* règne en maître dans ce rapport quasi esclavagiste qu'est l'*aviamento*. Il est le seul acheteur du produit, le seul contact avec l'extérieur, fournissant à crédit mais à prix d'or les biens nécessaires pour la survie en forêt (médicaments, nourriture...), interdisant parfois toute plantation de riz ou de manioc. Le *seringueiro* reste en éternelle dette à son égard.

Après la saison du caoutchouc, c'est la saison de la récolte de la noix du Brésil, souvent le *seringueiro* est aussi cueilleur de noix. Ce système existe encore aujourd'hui dans la vallée du Guaporé. Les femmes n'en sont plus exclues.

Des femmes vivent avec leur mari sur la parcelle, elles attendent son retour, s'occupent de la cabane, des enfants. Le soir elles aident à former les balles de caoutchouc sur le feu. Quand elles le peuvent, elles plantent un petit champ, et quand il le faut, l'homme malade ou l'objectif de livraison non atteint, elles vont elles-mêmes saigner les hévéas.

Aujourd'hui à Guajara Mirim, à partir du mois de janvier, le *seringalista* ramène les familles en ville. La saison du caoutchouc ne reprendra qu'en mai. Peu intégrées à la vie urbaine, les femmes de *seringueiros* ne bénéficient pas des structures sociales d'assistance. Elles ne disposent le plus souvent d'aucun papier officiel, les enfants ne sont pas déclarés à l'Etat Civil. Elles attendent encore à la maison, dans les barraques qui hébergent les *seringueiros*, que le mari ait fini de "profiter" de la ville, puis reprennent le chemin du fleuve.

La malaria, les verminoses, mais surtout la malnutrition sont responsables de l'état d'anémie de la majorité des habitants de la vallée

du Guaporé. Les interdits, les habitudes alimentaire, le manque d'instruction ne permettent pas d'utiliser au mieux les ressources alimentaires disponibles. Les enfants qui quittent le sein maternel ne boiront plus jamais de lait. La mortalité infantile est l'une des plus élevée du monde, plus de 200 %° selon les infirmières qui travaillent dans la région.

1.3. L'expédition Rondon

Entre 1907 et 1915, la "commission des lignes télégraphiques stratégiques Mato Grosso - Amazonas" conduite par le colonel Candido Rondon explore la région située entre Cuiaba et Porto Velho. La commission définit le tracé de la ligne télégraphique et implante plusieurs postes. C'est à partir de ces postes qu'en 1938 Lévi-Strauss part à la recherche des indiens Nambikwara et Tupi Kawahib.

Ce tracé sera, environ cinquante ans plus tard, celui de la route fédérale BR 364, au long de laquelle s'installeront les premiers colons, d'abord spontanés, puis encadrés par l'INCRA. Quant aux postes installés par le colonel Rondon, nombre d'entre eux, comme Vilhena, Pimenta Bueno et Ji-Parana (ex Vila-Rondonia) se sont aujourd'hui transformés en importants centres urbains.

1. 4. La cassitérite

Au milieu des années 50 est découvert près d'Ariquemès un gisement de cassitérite, un minerai riche en étain. Il s'ensuit un grand afflux d'aventuriers, population instable exploitée par les intermédiaires et par tous les commerces destinés à une clientèle aux gains irréguliers mais aux habitudes de dépenses fastueuses. Ne dit-on pas que pour garder la chance le *garimpeiro* doit dépenser tout son gain dans les bras d'une prostituée ? La femme est donc prostituée, cuisinière aussi... On accède aux gisements en avion ; tout, et surtout la nourriture, est importé à des prix prohibitifs. Les campements sont très sommaires, il n'y a pas d'agriculture. Aujourd'hui l'exploitation de la cassitérite se poursuit, mais depuis 1971 ce sont de grandes entreprises multinationales qui en ont le monopole. Elles emploient des salariés exclusivement masculins, la population s'est stabilisée et l'arrivée de la route et des colons a transformé la région.

La femme se lève la première, elle va chercher l'eau à la rivière et couper le petit bois pour la préparation du café. Elle s'occupe de la maison, du linge, des enfants allaités jusqu'à un an et demi. Elle râpe le manioc, fait le pain, extrait le jus de canne, s'occupe du potager et du verger, des poules et des cochons. Elle prépare le repas qu'elle apporte aux hommes quand ils ne rentrent pas pour le déjeuner et souvent reste avec eux pour le travail agricole. Le soir tombe vite; il n'y a pas d'électricité.

Il n'y a pas de travaux agricoles que la femme n'exécute pas, sauf peut-être les brûlis et les gros défrichements. Même les femmes originaires de régions où traditionnellement elles ne participent pas aux travaux agricoles, sont dans les champs au Rondonia. Toutes les femmes interrogées se souviennent des longues et fréquentes périodes où, le mari atteint de malaria, elles ont dû assurer, seules, plantation et récolte. Les veuves sont nombreuses du fait de la violence des règlements de comptes sur les lignes et en ville, et du fait des accidents lors des défrichissements en forêt. Elles restent généralement sur le lot.

Les femmes de la campagne ont couramment plus de six enfants. Aucune contraception n'existe ni ne semble voulue, même si les femmes sont avides d'informations sur le sujet. Quand on est pauvre, il faut beaucoup d'enfants pour survivre et l'homme verrait dans toute contraception, une atteinte à sa virilité. Par contre, lorsque la femme est trop "fatiguée", qu'elle a plus de 35 ans et déjà un nombre respectable d'enfants, elle recourt facilement à une opération de ligature des trompes (se fait "débrancher" comme le permet un jeu de mot involontaire de la langue portugaise sur "desligar").

La femme n'a pas de budget propre. Les origines, mais surtout le parcours migratoire antérieur, ont déstructuré les traditions et nivelé les comportements devant la nécessité de survivre. Il apparaît cependant que, au-delà des origines régionales, ce soit le passage dans une ville qui soit le principal facteur d'émancipation des femmes.

Un environnement inconnu, la monétarisation de la production, le type d'encadrement agricole visant à promouvoir des cultures de rente : café, cacao..., ne favorisent pas une vie en autosubsistance. D'après les assistantes sociales, les distributions gratuites de médicaments sont à mettre sur le même plan que la perte des traditions pour expliquer l'abandon des jardins médicinaux. A quoi bon entretenir un verger si l'éloignement ne permet pas d'en commercialiser le surplus, si la

2.1. Les migrantes qualifient la migration

Dans nos enquêtes, il ressort que la décision de migrer revient à l'homme, et que l'attachement à la terre, aux liens sociaux établis sont le fait de la femme. Les femmes suivent ou sont abandonnées. Au vu des statistiques (Tableau 2), on constate qu'environ un homme marié sur deux migre seul. L'explication couramment admise est que l'homme vient d'abord reconnaître le lot. Or, on ne retrouve pas la proportion de femmes migrant seules quelques années plus tard qui confirmerait cette hypothèse. Pourtant, pour pouvoir prétendre à un lot, le colon doit remplir un certain nombre de conditions ; une femme instruite, des enfants déjà grands apportent des points supplémentaires qui favorisent la migration en famille.

En étudiant la place des femmes, on est frappé de voir que le type de migration a changé entre 1978 et 1984 : le pourcentage de femmes, tous âges confondus, baisse, les femmes chefs de famille sont de plus en plus jeunes, le nombre de dépendants diminue, les chefs de famille migrent de plus en plus seuls, le niveau scolaire augmente, la migration ne se fait plus à partir du milieu rural mais à partir des villes.

Tout indique que la nature de la migration a changé. S'adressant à l'origine à des familles de ruraux ayant la perspective de devenir colons agricoles, la migration vers le Rondonia devient le fait d'une population masculine venant des villes et probablement cherchant un emploi urbain. Les conditions de vie et le chômage dans les villes seraient le principal moteur des nouvelles migrations.

2.2. Colones et lignes

On appelle ligne la voie d'accès constituant le quadrillage des lots. L'INCRA distribue des modules uniformément rectangulaires de 100 hectares dont le côté de 500 mètres borde la ligne, l'autre côté s'enfonçant en angle droit sur deux kilomètres dans la forêt. Chaque famille est isolée sur son lot dans un système individualiste.

Les enquêteurs n'interrogent que les hommes. Accoutumés à répondre rendements à l'hectare et quantité commercialisée, les colons ne font participer leurs épouses à l'entrevue que pour les assister devant les questions "combien avez-vous d'enfants ? combien avez-vous de poules, de cochons ?". Aussi les femmes ont-elles du mal à parler de leur vie quotidienne.

Tableau 3

REPARTITION PAR SEXE SELON LE LIEU DE RESIDENCE
en pourcentage

RONDONIA

ANNEES	URBAIN		RURAL		TOTAL	
	HOMMES	FEMMES	HOMMES	FEMMES	HOMMES	FEMMES
1950	51,6 %	48,4 %	59,6 %	40,4 %	56,6 %	43,4 %
1960	51,0 %	49,0 %	58,8 %	41,2 %	55,6 %	44,4 %
1970	50,2 %	49,8 %	56,5 %	43,5 %	53,0 %	47,0 %
1980	50,9 %	49,1 %	54,4 %	45,6 %	52,8 %	47,2 %

Source : SEPLAN/RO- IBGE

malaria empêche de l'entretenir, s'il est si dur de se maintenir sur une terre qu'on craint d'abandonner avant les premiers fruits et que toute l'énergie est requise pour s'installer ?

Dans la famille, la femme est responsable de toute l'alimentation : choix des aliments, préparation des repas, apport en vitamines du jardin... Alors que le mari se plaint des mauvais prix agricoles et du coût des engrais, la première lamentation des femmes concerne la nourriture. Elles sont conscientes de ne pas nourrir correctement les enfants, la viande est trop chère et elles ne peuvent assumer leur autosubsistance sur le lot, ne sachant plus dans un environnement amazonien retrouver les plantes du Nordeste ou du Parana qui rééquilibraient les repas, aujourd'hui réduits à une portion de riz et de manioc.

3. LES FEMMES SE REGROUPENT EN VILLE

Les femmes du Rondonia sont proportionnellement plus nombreuses en ville (Tableau 3), dans la capitale Porto Velho, mais aussi dans les villes-champignons de la route Cuiaba-Porto Velho, dans les petits bourgs ruraux spontanés (Espigão do Oeste, Colorado d'Oeste) ou planifiés par l'INCRA (les noyaux urbains d'appui rural : NUAR).

La majorité des femmes de Porto Velho et des villes du fleuve ne sont pas des femmes de migrants recensés par la route à Vilhena ces dernières années. La plupart viennent d'Amazonie. Beaucoup sont des femmes de *garimpeiros* et de *seringueiros* de la région, victimes des remembrements de propriétés et de l'abolition du statut des concessions. A Porto Velho, on trouve également des migrantes venues par avion chercher du travail dans la capitale. La situation est différente dans les villes de la BR et dans les NUAR, essentiellement composés de femmes de migrants venant des anciennes zones de "frontières agricoles".

Si la ville est le lieu de l'émancipation féminine, elle est aussi le lieu le plus visible de l'échec de la colonisation agricole. Un migrant sur deux prétendant à un lot réside en ville ; il y attend l'attribution du lot qui devient de plus en plus hypothétique car, au rythme de la migration, l'INCRA ne peut plus accueillir les colons ; d'ici quatre ans, il est probable qu'il n'y aura plus de terres ouvrables à la colonisation. Plus de 30.000 demandes sont actuellement insatisfaites. Mais c'est aussi en ville que le migrant trouve refuge après l'échec de son entreprise, la vente ou l'abandon de son lot, l'expulsion brutale.

on pourrait être un peu choqué d'un projet qui propose d'enfermer les femmes dans leur cuisine, dans l'éternelle image de la maman-sucrerie.

En fait, ces "groupes confitures", comme d'autres groupes de couture, d'artisanat, sont avant tout un lieu de rencontre, de formation. Les femmes apprennent à utiliser les fruits de la région, à les conserver. Peut-être arriveront-elles à en commercialiser une partie... mais l'important est qu'elles sortent de leur isolement, apprennent lors de repas communs que l'on peut manger de l'ananas et boire du lait dans la même journée sans être malade - bouleversant leurs préjugés - et s'affirment de manière autonome.

L'Eglise intervient également pour regrouper les femmes au sein de clubs de mères qui informent sur les précautions d'hygiène, les droits du travailleur rural.

On assiste ainsi à une situation différente du schéma classique où la femme reste aux champs quand l'homme va travailler en ville. Ce sont les femmes qui investissent la ville, si petite soit-elle, en raison des nécessités de la famille, mais aussi parce qu'elles peuvent y trouver un travail rémunéré. Les infirmières, les assistantes sociales, les professeurs, mêmes itinérantes, résident en ville, fût-ce un NUAR ne regroupant que 300 personnes.

C'est en ville qu'elles peuvent se regrouper par intérêt ou par besoin, qu'elles peuvent s'associer légalement, ce qui est remarquable dans un contexte où tout projet privé de coopérativisme agricole de petits producteurs est souvent jugé subversif.

4. SEULEMENT 17,8 % DE FEMMES ACTIVES

La notion de taux d'activité d'après le recensement "main-d'oeuvre" de l'IBGE doit être utilisée avec beaucoup de prudence. Le Rondonia accuse un taux d'activité féminin plus faible que la moyenne brésilienne, ce qui peut paraître surprenant pour une région pionnière où les femmes déliées des contraintes traditionnelles par la nécessité, sont largement mises à contribution dans l'économie locale (Tableau 4).

En fait, ce faible taux, plus que le reflet du développement économique de l'état, est le résultat d'un biais statistique. L'IBGE a coutume de n'appliquer le concept de population active qu'aux travailleurs touchant des revenus. Ainsi de toutes les femmes de plus de 10 ans recensées au Rondonia en 1980, seules 17,8 % seraient économiquement actives ! (contre 81 % des hommes).

La ville est le lieu de l'explosion sociale, comme l'ont montré les récentes émeutes de Ji-Parana. La vie y est peut-être un peu moins difficile que sur les lignes, mais elle y est aussi violente. Il est significatif qu'un quartier de Porto Velho se nomme "Iran et Irak", que les deux quartiers les plus récents s'appellent "Malouines" et "Eldorado", car l'espoir et la dérision cohabitent au Rondonia.

Aussi les pouvoirs publics se méfient-ils des villes et engagent des politiques de décentralisation pour éviter les conflits. Ainsi Ji-Parana a profité de l'afflux de population que l'INCRA n'a pas voulu laisser s'implanter au centre du Projet de Colonisation Intégré d'Ouro Preto, ainsi l'INCRA implante des NUAR, petits villages encore sans vie au milieu des lignes.

Contrairement à la politique d'isolement de l'individu sur son lot, les villes s'imposent comme centres de rassemblement. Et dans les villes ce sont les femmes qui semblent les plus aptes à s'organiser.

Pendant la saison des pluies, l'accès au lot est souvent impossible. Aussi la femme reste en ville avec les enfants pour pouvoir profiter des infrastructures de santé et d'éducation. Elle peut y trouver, ainsi que ses enfants, un petit emploi urbain qui assurera un revenu plus souple et plus régulier au ménage que la vente de la production agricole une fois par an dans un contexte d'inflation. Elle ira aider son mari dans les champs lors des gros travaux ; lui viendra la rejoindre lors de la saison des pluies, parfois en fin de semaine, ou pour soigner sa malaria.

En ville, les femmes sont employées dans les petites industries, le commerce. Elles cuisinent et lavent pour les autres. Les lavandières constituent un groupe social important par son pouvoir d'organisation. Leurs conditions de travail sont exténuantes, toute la journée dans l'eau, la nuit debout au repassage avec des fers à charbon. A Porto Velho, certains quartiers se sont organisés. Les lavandières s'associent pour imposer des prix minima, vont en délégation à la mairie pour essayer de trouver une solution aux coupures d'eau et de courant qui les empêchent de travailler. Ces groupes sont généralement encadrés par le Secrétariat du Travail et de la Promotion Sociale. Des caisses de secours alimentées par les associées aident celles qui sont en difficulté.

D'autres actions sont entreprises en direction des femmes. Ainsi le projet, financé par le POLONOROESTE, des confitures. A première vue,

Tableau 4

POURCENTAGE DE FEMMES DANS LES DIFFERENTS SECTEURS D'ACTIVITE

	:	BRESIL	:	RONDONIA
	:		:	
Population féminine	:		:	
"économiquement active"	:	27,4	:	15,9
	:		:	
Population féminine	:		:	
"économiquement active" urbaine	:	31,9	:	25,2
	:		:	
Population féminine	:		:	
"économiquement active" rurale	:	16,9	:	7,9
	:		:	
Activité Agricole	:	12,7	:	5,4
	:		:	
Industrie de Transformation	:	23,9	:	7,5
	:		:	
Construction civile	:	1,8	:	1,8
	:		:	
Autres activités industrielles	:	9,4	:	4,5
	:		:	
Commerce	:	27,5	:	24,9
	:		:	
Transport - Communication	:	7,8	:	7,6
	:		:	
Services	:	56,5	:	49,2
	:		:	
Activités sociales	:	71,4	:	68,2
	:		:	
Administration	:	21,4	:	27,7
	:		:	
Autres	:	31,1	:	26,4
	:		:	
Cherchant du travail	:	35,0	:	32,6
	:		:	
Professeurs	:	86,5	:	84,8
	:		:	
Employés Domestiques	:	95,6	:	96,9
	:		:	

Source : IBGE. MÃO-DE-OBRA RONDONIA - 1980.

Dans l'agriculture, où travaille 52,8 % de la population active, on ne dénombre que 4.800 femmes contre 84.300 hommes. Le recensement agricole plus réaliste révèle que 60.000 femmes sont "occupées" dans l'agriculture. Ce biais est renforcé par la conscience que les femmes ont elles-mêmes de leur travail ; la quasi majorité des femmes de migrants se déclarent "femmes au foyer".

Quant au secteur secondaire, il concentre 76 % des salaires et 65 % des emplois dans les industries du bois et des mines (IBGE - 1980), traditionnellement peu ouvertes aux femmes. Les secteurs de transformation industrielle plus élaborée, susceptibles d'embaucher des femmes, sont encore marginaux ou embryonnaires. D'autres facteurs concourent à rayer sur le papier les femmes de la vie économique. Ainsi les recensements industriels ne comptabilisent que le personnel employé au 31 décembre... et disparaissent les 500 femmes saisonnières travaillant de janvier à juillet dans les usines de noix du Brésil, soit l'équivalent de la moyenne mensuelle du personnel féminin occupé dans l'industrie en 1980 !

C'est donc "logiquement" dans le secteur tertiaire que nous trouverons le plus de femmes, dans les métiers "féminins" de la santé et de l'éducation, et, proportionnellement en nombre plus élevé que dans la moyenne brésilienne, dans l'administration ; mais c'est surtout comme employées domestiques et dans les emplois subalternes que les femmes sont recensées. Après le secteur primaire, le plus gros poste d'activité féminine avec 3.572 personnes est celui des employées domestiques ; l'emploi urbain n'est pas forcément symbole d'élévation du statut féminin (Tableau 5).

Il n'est pas étonnant que le travail féminin ne soit vraiment reconnu qu'en ville ; la ville valorise, monétarise le travail féminin qu'elle a tendance à concentrer ; 68,3 % des emplois administratifs sont offerts dans la capitale Porto Velho. Dans le tertiaire, le taux d'activité des femmes est alors très proche de la moyenne nationale.

4.1. L'industrie

Nous avons vu qu'il y a peu de diversification industrielle au Rondonia où la transformation du bois et l'extraction de la cassitérite sont responsables des trois-quarts des emplois industriels a priori peu accessibles aux femmes.

Tableau 5

PRINCIPAUX SECTEURS D'ACTIVITES DES FEMMES
de plus de 10 ans recensées comme économiquement actives
AU RONDONIA

	Nombre d'emplois :	%
Emplois de bureau	3.506	13,2
Infirmières non diplômées	817	3,1
Professeurs	2.536	9,6
Emplois agricoles	4.683	17,7
Industrie de transformation et construction civile	900	3,4
Vendeuses	1.721	6,5
Employés domestiques	3.572	13,5
Lavandières	986	3,7
Personnel de service	1.736	6,6
Occupations mal définies	1.004	3,8

Total des femmes recensées : 26.479

Source : IBGE - MÃO DE OBRA - 1980.

Pourtant, dès qu'une scierie diversifie ses activités pour fabriquer des éléments plus élaborés pour la construction et les usines de meubles, les femmes, souvent aidées des enfants, deviennent majoritaires pour accepter un travail qualifié, sur des appareils dangereux (requérant leur adresse...), fatigant (debout), pour une rémunération plus basse que celle des hommes.

A la saison du *garimpo*, quand les hommes quittent Porto Velho, ce sont des femmes qui sont embauchées par les entreprises de construction civile.

Il existe une industrie presque exclusivement féminine qu'il convient de décrire plus en détail : l'industrie de conditionnement de noix du Brésil.

A l'époque de la récolte, en début d'année, six mois durant, lorsque la matière première ne manque pas, jusqu'à 500 femmes sont réunies dans une même salle. Sur de longues tables, 500 postes de travail avec 500 machines fixes manuelles à casser les noix fonctionnent nuit et jour. Assises devant leur marchine, souvent aidées d'un enfant qui retirera la coque après la casse, 500 femmes font le même mouvement d'aller et retour avec le bras.

Le travail est payé au rendement, au kilo de noix décortiquées : 200 cruzeiros le kilo lors de cette saison 84 (1 FF). Seules sont payées les noix restées entières, ne présentant aucun point de moisi. Pour atteindre le salaire minimum, il faut produire 20 kg par jour, c'est-à-dire rester sur le poste le plus longtemps possible. Pour ne pas perdre de temps, les femmes apportent leur gamelle et déjeunent après le premier pesage du jour.

Le repas est froid. Il faut rappeler que pour désigner le sous-prolétariat, généralement les ouvriers agricoles de la canne à sucre, les brésiliens parlent de "*boias frias*". Le soir, le mari peut venir prendre le poste, laissant la femme faire le travail ménager et le repas du soir avant de retourner à l'usine.

Les conditions de travail sont très pénibles, le bruit et surtout la poussière (les noix ont déjà été grillées, il reste de la fumée). Plus que des tendinites, ce sont les cals aux doigts et les douleurs de dos dues à la position assise qui sont incriminés.

Il est possible de travailler à la sélection. Debout de midi à 4 heures, puis de 6 heures à 8 heures, des femmes trient les noix en

six qualités. Le travail est également payé au kilo, moins bien rémunéré car jugé moins fatigant.

Le reste de l'année, les femmes sont au chômage. Il n'y a pas d'emplois dans la ville. Aussi, la menace d'automatisation de la casse et de la sélection est jugée bien plus terrible que les conditions de travail que nous venons d'évoquer.

4.2. L'administration

En 1943, par démantèlement d'une partie de l'état d'Amazonie et de celui de Mato Grosso, est créé le Territoire fédéral du Guaporé qui prendra le nom de Rondonia treize ans plus tard. Les pouvoirs publics entendent ainsi faciliter l'intégration d'une partie de l'Amazonie et en assurer le développement.

Le nouveau Territoire constitue son armée de fonctionnaires. La malaria est le problème principal : on constitue le corps de santé des infirmières. Ces infirmières, bientôt suivies des professeurs, sont les pionnières d'un flux lié aux besoins toujours croissants de l'administration. Avec la création de l'état du Rondonia en 1981, l'administration reste le principal employeur de la région : en juillet 1984, on compte 26.223 fonctionnaires (quand l'industrie offre 8.000 emplois permanents).

Dans un pays très machiste, les célibataires sont les seules femmes à pouvoir envisager une migration indépendante. Dans un pays en crise, les jeunes diplômées sont les premières à rencontrer le problème du chômage. Dans une région neuve où les structures sociales et le poids de la tradition sont bouleversés, les opportunités d'émancipation sont favorables aux femmes, que ce soit dans les métiers féminins de la santé, de la promotion sociale et de l'éducation ou dans tous les grades de l'administration (Tableau 4 et 6).

On trouve alors des femmes à tous les postes de responsabilité, élues municipales, secrétaires d'état (ministres du gouvernement local), responsables de projets...

On trouve également les femmes dans les bureaux d'emploi cherchant du travail, en nombre très important surtout si l'on se souvient que la population du Rondonia est essentiellement masculine.

Tableau 6

NOMBRE DE PERSONNES EMBAUCHEES PAR LE GOUVERNEMENT DU RONDONIA
de 1979 à 1982

ANNEE	Formation supérieure		Formation élémentaire		Total	%
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Femmes	Femmes
1979	127	110	410	467	577	51,8
1980	222	130	529	627	757	50,2
1981	606	408	1823	1861	2269	48,3
1982	85	95	487	402	497	46,5
Total	1040	743	3249	3357	4100	48,9

Source : Secretaria de Estado da Administração / RO.

Voici le pourcentage de femmes dans la population inscrite au bureau d'emploi du Secrétariat du Travail de Porto Velho :

1979	-	39	%
1980	-	53	%
1981	-	52	%
1982	-	35,5	%
1983	-	31	%

Ces femmes cherchant du travail en ville sont jeunes, 89 % ont entre 15 et 35 ans ; leur niveau d'instruction est supérieur à celui des femmes recensées au poste de tri des migrants (40 % ont fini le 1^o degré contre moins de 10 %), une sur deux possède une expérience professionnelle (contre 5 % au centre de tri).

5. ON NE DEVELOPPERA PAS L'AGRICULTURE FAMILIALE SANS LES FEMMES

Sous-estimées, quand elle ne sont pas ignorées dans les statistiques économiques, surtout quand il s'agit du travail agricole, les femmes ont cependant beaucoup à apprendre aux chercheurs ou à ceux qui prétendent "contribuer au développement".

Parce que la place de la femme est sans doute le meilleur indicateur social et économique pour comprendre une société et son histoire, la première démarche devrait être de chercher où sont les femmes dans le phénomène que l'on se propose d'analyser. Nous avons vu dans cet article l'enfer amazonien des peuplements sans femmes auxquels est liée l'absence d'agriculture et d'attachement à la terre ; nous avons montré que le nouveau type de migration qui se développe est interprétable à partir des données sur les femmes, que les préjugés statistiques sur le travail des femmes sont représentatifs de la structure économique du Rondonia...

Au-delà de la méthodologie, c'est par l'écoute des femmes que nous pouvons identifier et exprimer dans leur globalité les besoins sociaux, articulant production, consommation, cadre de vie et conditions de vie. On se demande quels peuvent être les impacts des programmes visant à améliorer la productivité agricole quand on ignore délibérément les conditions sanitaires des principaux acteurs. Certains avanceraient que la malaria, la malnutrition et le bas niveau scolaire sont les principaux responsables des échecs agricoles pour lesquels on a coutume d'a-

vancer des raisons purement économiques ou financières. Ce renversement d'approche concernant les aspects de développement ne peut être qu'enrichissant.

Au niveau macro-économique, on sait que le Brésil connaît un grave problème alimentaire, au niveau micro-économique, on sait que la femme est responsable de l'alimentation familiale. Il semble que l'on n'en tire pas les conclusions et aucune enquête, aucun questionnaire ne prévoit d'interroger des femmes systématiquement.

Mais qu'est-ce surtout que l'agriculture familiale, la petite agriculture dont provient l'essentiel de la production alimentaire brésilienne, si ce n'est un système de production où la femme participe au travail agricole dans des conditions identiques à celle de l'homme, en plus de la totale prise en charge du travail domestique ?

Aujourd'hui, l'agriculture brésilienne caractérisée par la prédominance de la grande propriété d'élevage extensif ou de monoculture d'exportation, est en crise et ne peut nourrir la population à des prix accessibles, malgré un immense potentiel de terres sous utilisées, ou mal utilisées. Dans le cadre des redressements qui s'imposent et des changements que le pays espère, l'accent devrait être mis sur la survie et l'extension de la petite agriculture familiale, seule capable de réorienter les productions vers les besoins du plus grand nombre, de limiter l'exode des paysans et ouvriers agricoles vers les villes et de rétablir la justice sociale dans les campagnes.

Dans une telle perspective, les femmes des régions où tente aujourd'hui de survivre la petite propriété agricole, et dont le Rondonia est l'exemple le plus actuel, devront jouer un rôle de premier ordre dans l'élaboration et l'application des nouvelles politiques. Bien que l'on doive féliciter le gouvernement du Rondonia pour avoir inclus dans son plan de développement des préoccupations sur les femmes, on ne peut que se désoler de voir que ces préoccupations se trouvent au dernier paragraphe de la dernière page, au-dessous du paragraphe consacré aux Indiens... et ce d'autant plus qu'il nous semble que les actions des différents secrétariats d'état ont permis de constituer chez les femmes des réseaux d'entraide et des structures organisationnelles susceptibles de servir de base à de nombreux projets de développement favorisant l'agriculture familiale et la vie économique urbaine.

REFERENCES

- COY, M. (1984). Problemas atuais de colonização e desenvolvimento rural numa fronteira agrícola na Amazônia brasileira : o caso de Rondônia. Fundação Friedrich Ebert. RFA.
- DIAS, R.J. (1980). Rondônia. Urbanização e expansão da fronteira agrícola. Tese de pós-graduação em planejamento urbano. Universidade de Brasília.
- LENA, Ph. (1982). Expansão da fronteira agrícola em Rondônia : ocupação do espaço e dinâmica da estrutura agrária. Instituto Nacional de Pesquisas da Amazônia. Manaus.
- THERY, H. (1976). Rondonia. Mutations d'un territoire fédéral en Amazonie brésilienne. Thèse de 3è cycle. Paris I. CNRS LA 111, Ecole Normale Supérieure.

RÉSUMÉ

Le Rondonia est actuellement au Brésil le principal lieu d'accueil de petits agriculteurs à la recherche de terres : entre 1970 et 1980 la population rurale a été multipliée par cinq. L'Histoire et la colonisation officielle en a fait une région originale où coexistent les économies traditionnelles (extraction du caoutchouc, recherche de l'or, de la cassitérite, cueillette de la noix du Brésil), les cultures de rente encouragées par l'Etat (café, cacao, hévéa) et la production vivrière.

Le rôle de la femme est négligé dans la politique de colonisation et dans les statistiques d'emploi et de production. Pourtant la reproduction de la famille repose en majeure partie sur la participation de la femme aux travaux agricoles, sa prise en charge de l'économie domestique et son travail en ville.

ABSTRACT

In Brazil, Rondonia is at present the major receiving region for small farmers looking for land : between 1970 and 1980 the rural population was multiplied by five. History and official settlement plans have made it into an original region, which combines traditional activities (rubber, gold, cassiterite extraction, Brazil-nut), promotion of cash crops promoted by the State (coffee, cocoa, hevea) and food crops.

The role of women is neglected in the settlement policy and in employment and production statistics. Nevertheless, family reproduction is based largely on women's participation in farmwork, on their taking care of household economics, and on their urban jobs.